Jacques Bereau, *Les Eglogues et Aultres Oeuvres Poétiques*, édition critique avec Introduction et Notes par Michel Gautier. Genève et Paris: Droz, "Textes Littéraires français," 1976. Pp. 1, 254.

Le nom de Jacques Bereau est pratiquement inconnu. Ce poète poitevin a vécu dans son "petit village" comme il l'écrit dans un de ses sonnets (p. 199), sans contact avec les milieux littéraires de son temps: les poètes contemporains ne le nomment pas, ni même ses compatriotes poitevins, et au XVI^e siècle seule la *Bibliographie* de DuVerdier le mentionne. Auteur d'un seul livre, il est resté entouré d'une obscurité complète. On peut donc se demander à quel besoin répond la réédition de ses *Eglogues*. . . qui vient s'ajouter à celle qu'avait déjà publiée René Guyet en 1884. Il faut écarter, au départ, des raisons esthétiques: rien ici qui rappelle, même de loin, la remarquable résurrection par Alan Boase d'un Sponde injustement méconnu. Les poèmes de Bereau sont d'un laborieux versificateur; citons, à titre d'exemple, ce bégayant décasyllabe: "Mais, mais di-moy, qui t'a fait si piteux" (p. 62). M. Gautier soutient que "les *Eglogues*. . . méritent aujourd'hui d'être rééditées" parce qu'elles offrent "un exemple de la richesse et de la profondeur d'un mouvement poétique et intellectuel qui connut des prolongements dans toutes les provinces" et que "par leur date de composition, sinon par leur originalité, [elles] sont à placer avant bien des productions semblables de La Pléiade" (p. viii). On peut en douter. La brève chronologie dans laquelle M. Gautier montre que "La composition du recueil s'étend sur une dizaine d'années, 1555-1565" (pp. xvii-xviii) n'autorise pas une telle conclusion; elle ne s'éloigne pas sensiblement des dates (1555-1563) proposées par A. Hulubei, qui range plus judicieusement Bereau parmi les "attardés" (*L'Eglogue en France au XVI^e siècle* [Paris, 1938, p. 520]).

Même si elle n'était pas nécessaire, cette nouvelle édition des poésies de Bereau est bien faite. Elle reproduit correctement l'édition de 1565 et l'annotation relève les différentes sources auxquelles Bereau a pu emprunter tel développement ou telle métaphore. C'est toutefois abusivement que la page de titre parle d'une "édition critique" puisqu'il ne s'agissait que de reproduire l'unique édition du XVI^e siècle; une reproduction photomécanique, précédée d'une introduction où le contenu des notes aurait été synthétisé, aurait largement suffi. L'introduction de cette édition rassemble en près de cinquante pages tout ce qu'on peut savoir sur Jacques Bereau et présente successivement les divers textes — églogues, odes, chansons, discours et sonnets — dont se compose son recueil. Les quelques jugements esthétiques qu'elle propose datent curieusement et s'avèrent peu convaincants. C'est faire bien peu de cas, par exemple, de tant de travaux plus ou moins récents sur la place de la

rhétorique dans la poésie de la Renaissance qu'écrire: "ce qui sauve justement ces églogues amoureuses, c'est que malgré les images traditionnelles, on y trouve parfois la fraîcheur d'un paysage réel et l'expression sans prétention de sentiments peu compliqués" (p. xxiii). La somme des emprunts relevés par M. Gautier lui-même témoigne assez du contraire, et la simplicité qu'il invoque est précisément l'une des conventions du genre bucolique.

La seule utilité de cette édition, et elle ne prétend sans doute à rien d'autre, sera de rendre accessible un exemple de la production poétique moyenne sur la banalité de laquelle, à la Renaissance comme aux autres époques, se détachent les grandes oeuvres. Elle intéressera donc les historiens de la littérature, et eux seuls.

ROBERT MÉLANÇON, *Université de Montréal*

David Kaula. *Shakespeare and the Archpriest Controversy: A Study of Some New Sources*. The Hague and Paris: Mouton, 1975. Pp. 132. \$15.00

Anyone claiming to offer "a set of new sources" for *Hamlet*, *Troilus and Cressida*, *Othello*, *Measure for Measure*, *King Lear* and *Macbeth*—unless he has discovered a buried strong-box, a lost play, or Anne Hathaway's laundry list—has little to show, and everything to prove. Professor Kaula's analysis of seven politico-religious pamphlets written between 1601 and 1602, and of their relationship with six of Shakespeare's plays (1601-6), is an intriguing speculation supported by an extensive amount of historical scholarship. But ultimately there is no proof in Professor Kaula's thesis that Shakespeare knew of and read these tracts, or that he consciously or unconsciously infused his plays with their "verbal detail," "thought, situation and character."

The Archpriest Controversy was a "complicated set of disputes certain features of which still remain obscure." Essentially, it involved two factions within the Catholic Church: the "seculars"—priests representative of traditional ecclesiastical order surviving from pre-Reformation times, and the "Jesuits"—those "dangerous," "conspiratorial" champions of the Counter-Reformation. In an attempt to impose some kind of order on the divergent elements in the priesthood at the end of the sixteenth century, the Cardinal Protector of England in Rome appointed a secular priest as Archpriest with jurisdiction over all the clergy in England. But far from having authority over the Jesuits, he was directed to consult the Jesuit Provincial, presumably, now, his Superior. When the subsequent uproar by the seculars was reprimanded by Pope Clement VIII